

(N<sup>o</sup>. 9.)

---

# JOURNAL

DES

## DAMES ET DES MODES.

---

25 FÉVRIER 1799.

---

*Différence de la bêtise à la sottise:*

Un sot savant est sot, plus sot qu'un ignorant.

Elle est toute entière dans ce vers; mais il faut la développer.

La *bêtise* n'est qu'une intelligence bornée, une longue enfance de l'esprit, un dénuement d'idée ou une extrême inhabileté à la mettre en œuvre. Et comme elle nous donne sur elle un avantage qui flatte incessamment notre vanité, elle nous amuse et nous intéresse quelquefois, sans jamais nous causer ce plaisir que nous éprouvons à humilier la sottise.

La *sottise* est la gaucherie de l'esprit qui se pique d'adresse, la maussaderie qui veut se donner des grâces, la pésanteur qui veut être légère, la suffisance qui décide de tout, sans se connoître à rien; c'est une assurance audacieuse qui va de bévues en bévues avec une rare sécurité; une vanité dédaigneuse qui se croit supérieure au talent, et dont les prétentions toujours intrépides et jamais

\*

justifiées , forment le contraste perpétuel et choquant d'un orgueil excessif et d'une excessive médiocrité.

On s'amuse des sots ; mais à leurs dépens, mais en les châtiant , mais en les livrant sans pitié au fouet sanglant de la satire ou du ridicule.

— On s'amuse aussi de la bêtise ; mais sans la haïr et sans l'humilier. On passeroit sa vie avec une bête ; la vanité et même l'esprit s'en accommodent fort bien.

Le père Baudri , un des plus célèbres professeurs que les jésuites aient eu à citer , alloit souvent prendre ses recreations avec une bête de cette espèce , et il ne se lassoit jamais de l'entendre.

„Je n'ai jamais rencontré , disoit-il , d'esprit qui m'ait plu autant que la bêtise de cet homme-là.

„Mettez-vous là , disoit un autre homme d'esprit à une bête , et parlez-moi afin de m'empêcher de penser. „

Quand la sottise n'offense pas , elle ennuie , elle fatigue , elle désole ; il faut se résoudre à fuir ou se résigner à la migraine.

La bêtise étonne souvent et n'importune jamais ; elle dit quelquefois des choses plaisantes , et qui n'en sont que plus plaisantes , parcequ'elle en ignore le prix.

Quand accouchera votre femme , demandoit Louis XIV à un courtisan ? Quand il plaira à Votre Majesté , répondit celui-ci , par l'habitude de parler respectueusement.

Vous vous ennuyez beaucoup , dit-on à un grand seigneur qui ne vouloit pas qu'on s'en ap-

perçut.... Qu'est-ce que cela vous fait, répondit-il, pourvû que je m'amuse.

Une princesse demandoit s'il falloit dire *navals* ou *navaux*; un courtisan lui dit finement: Madame, je crois qu'on dit des *navets*.

Il faut avoir vécu dans le monde, pour savoir que tous les gens d'esprit ont des bêtes dans leur familiarité, et ont souvent besoin de les consulter pour prendre une résolution.

On sait encore que les bêtes avoient beaucoup d'influence dans ce qu'on appelloit les compagnies ou les corps libéraux. Précisément parcequ'on ne se défoit jamais d'elles, on finissoit par prendre en elles une entière confiance.

Les *sots* s'en offensoient, et cela devoit être; mais leur jugement ressembloit aux effets de la jalousie, et ne servoit qu'à tourmenter inutilement.

La *sottise* est toujours prête à critiquer: c'est son caractère le plus frappant. Ne connoissant jamais qu'un côté des choses, elle juge toujours de travers: elle nie les faits les plus incontestables, rejette l'expérience, dément la nature, et n'admet jamais la vérité. Nous avons beaucoup de ces jugemens-là. Lisez, si vous le pouvez, tous ces fatras d'écrits sur la morale, la politique et la littérature, dont nous sommes inondés depuis quelques années, et vous y reconnoîtrez ce premier cachet de la sottise, cette manie de vouloir tout juger, cette intrépidité de bonne opinion de soi même, ce mépris orgueilleux de tout ce qui a été dit et pensé avant nous.

---

*Suite du voyage autour des galeries du Palais-Égalité.*

Comme je faisais ces graves réflexions, je rencontre un ancien ami de collège. Après les premiers complimens : „Veux-tu, me dit-il, venir dans „une maison de jeu, me voir perdre ou gagner „quelques louis? — Volontiers. „ Nous montons un vaste escalier. Deux jeunes gens le descendoient; ils connoissoient mon ami, et lui racontent, que la veille, deux joueurs avoient fait sauter la banque. Un gain de seize cents louis étoit le fruit de cette brillante expédition. C'étoit la nouvelle du jour. Seize cents louis!!! me disois-je, ouvrant de grands yeux. Trente-huit mille quatre cents francs!!!

La porte s'ouvre, et nous entrons dans un vaste anti-chambre, que je pris d'abord pour la boutique d'un chapelier, en voyant l'immense quantité de chapeaux qui tapissoient les murs, depuis le plafond jusqu'au parquet. Je ne savois trop ce que cela signifioit, lorsqu'un grand individu, armé d'une espèce de croissant, emmanché d'une gaule, m'offrit en échange de mon chapeau, une petite plaque de fer-blanc, numérotée. Quoique mon chapeau ne soit ni neuf, ni de première qualité, je vis bien que l'échange étoit tout à mon désavantage. Aussi hésitai-je quelque tems, en tournant dans mes doigts le médaillon, et il fallut l'exemple de mon guide pour me déterminer. Je livrai mon chapeau, qu'on enfourcha dans le crois-

sant. Je le suivis d'un œil inquiet, et je le vis accrocher dans la foule, au même numéro que j'avois dans les mains. Il avoit l'air aussi étonné que son maître, de figurer en si bonne société. Après m'être bien assuré de sa position, j'entrai dans un vaste salon, où se trouvoient, pour tout meuble, quelques banquettes à l'entour, et au misieu, une longue et large table, couverte d'un tapis vert, bigarré de numéros quadrillés, de taches rouges et noires, et de ces mots thecniques: *pair, impair, manque, passe*. Au centre de la table est une espèce de grand bassin, dont le fond, bordé de petites cases numérotées, tourne sur un pivot, tandis qu'une boule d'ivoir, après avoir roulé circulairement sur les bords inclinés du bassin, retombe dans le fond, et venant se placer au hasard dans l'une des cases, indique le numéro gagnant. Ce jeu se nomme la Roulette. Trois salles contigues offrent le même jeu, les mêmes dispositions. Deux autres sont consacrées au Passedix, qui se joue avec trois dez tombant d'un cornet dans une espèce d'entonnoir mobile; c'est à-peu-près la même chance, les mêmes combinaisons.

Malgré l'affluence des joueurs et des spectateurs, il règne dans ces maisons un sombre silence, souvent interrompu, cependant, par la voix du banquier qui n'articule jamais que ces mots: *faites votre jeu: jeu fait: rien ne va plus*; puis les décrets du sort qu'il proclame, en nommant les numéros sortis, et le résultat qu'ils produisent, comme: *pair ou impair, passe ou manque*. Alors se fait entendre un bruit argentin, occasionné par

le frottement des espèces contre les rateaux , qui les attirent. Mercier a comparé ce rateau à celui qui , dans les champs , sert à recueillir la moisson. C'est avec peine qu'on trouve la même dénomination à deux instrumens , dont l'un est aussi respectable que l'autre est odieux dans son emploi. C'est ainsi qu'on voit avec répugnance un scélérat porter le nom d'une famille vertueuse. Quoique les crimes soient personnels , cependant telle est la connexité des idées et des mots , qu'il est difficile de prononcer ces derniers , sans que les différentes choses qu'ils expriment , ne se présentent à-la-fois à notre entendement ; et l'on est alors fâché de trouver toujours une idée honnête accompagnée d'autres idées absolument disparates ; comme on rougit de voir un homme respectable dans une société de libertins. Pourquoi ne pas changer le nom d'un instrument qui enlève tous les jours tant de fils à leurs pères , tant de pères à leurs enfans , tant de cœurs à la vertu ? Que ne l'appelle-t-on plutôt griffe , croc , harpon , qui présentent au moins une certaine analogie dans les idées comparatives.

Je ne voudrais pas qu'on prostituât aux instrumens d'immoralité des mots que l'usage n'avoit , originairement , appliqués qu'à des objets estimables. Pourquoi souffrir que le Vice se pare ainsi des couleurs de la Vertu ? Mais il semble qu'on cherche , au contraire , à revêtir les choses d'expressions d'autant plus nobles , qu'elles sont plus blâmables par elles-mêmes. Je n'ai pu , sans une espèce d'indignation , lire les avis adressés aux

joueurs, qu'on affiche dans ces maisons, et qui tous commencent par ces mots: *la société est prévenue*, etc. Comment peut-on supposer une société, entre des gens qui, pour la plupart, ne se connoissent pas, et qui, souvent, se rencontrent pour la première et dernière fois?

Comme ces avis contiennent des réglemens de police relatifs à tous ceux qui entrent dans les salles, soit qu'ils jouent ou qu'ils restent spectateurs, je fus forcé de me les appliquer à moi-même, et ce ne fut pas sans beaucoup d'étonnement, que je me trouvai, malgré moi, membre d'une *société* aussi singulière. C'étoit, sans doute, pareille *société*, qui portoit, jadis, le nom d'*académie*. La révolution n'a changé que le terme, le sens est absolument le même.

Je ne détaillerai point les réflexions que me suggéra l'idée de mon association avec les phisionomies qui passaient sous mes yeux.

Un contraste frappant est celui de l'insouciance qu'on remarque sur la figure des banquiers, avec l'attention inquiète qui règne sur celle des ponteurs. On diroit que, de chaque côté, on sait d'avance que quelque soit les chances partielles du sort, il finira toujours, en dernier analyse, par favoriser les premiers et ruiner les seconds. C'est qu'en effet, on voit bien peu de ces derniers s'enrichir au jeu, tandis que les autres font, presque toujours, des fortunes rapides, malgré les frais énormes que nécessitent la création et l'entretien de tels établissemens. Et cependant, tel est l'ascendant de cette funeste passion, que les yeux, éblouis par la lueur

d'esperance qui brille incertaine, n'apperçoivent pas le précipice entr'ouvert qu'on a sous ses pieds.

Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir de jeunes et jolies femmes courir aussi les hasards de la Fortune. Elles auroient fixé sa mobilité, si la Beauté pouvoit influencer ses faveurs.

Mais, que dis-je, la beauté ! Au moment où l'argent tombe sur le tapis, les Ris, les Grâces, et l'essaim des Amours s'envolent et font place à la pâle crainte, aux soucis ridés, à la sombre avarice, à toutes les passions enfin, qui décomposent les traits du visage. Une femme qui joue, n'est plus belle. (*La suite au prochain N<sup>o</sup>.*)

---

*Misanthropie et Repentir* fait toujours l'objet de la curiosité du public, et continue de donner lieu à des anecdotes qui amusent un instant les lecteurs avides de nouvelles en tous genres. En voici une toute opposée à celle que nous avons rapportée dans notre dernier N<sup>o</sup>.

„Il y a peu de jours que dans une maison honnête, le maître et la maîtresse, modèles des bons époux, font en dînant avec quelques amis, la partie d'aller voir *Misanthropie et Repentir*, que l'on donnoit le soir même. Chacun s'amuse, chemin faisant, des impressions qu'il va recevoir, et trompe ainsi l'ennui du trajet. On arrive, la toile se lève; on se livre, par gradations, aux douces émotions que fait naître la pièce: mais rien ne peut égaler l'intérêt que la touchante bienfaisance

de Madame Miller excite dans l'ame de la citoyenne de\*\*\* et rend son illusion parfaite. Ce n'est plus pour elle un spectacle; c'est la réalité, elle n'est plus spectatrice, elle est l'amie de cette vertueuse infortunée, et dans l'instant déchirant des aveux de Madame Miller, la citoyenne \*\*\* verse un torrent de larmes, sanglotte, et peut à peine résister à la douleur qu'elle éprouve. La dernière scène arrive enfin. Oh! c'est là qu'identifiée à cette sublime criminelle, voyant pour elle disparaître toute espèce de bonheur dans l'avenir, la citoyenne \*\*\* ne peut plus soutenir ces sensations, elle s'évanouit au milieu des pleurs qui s'échappent encore, malgré cette espèce d'anéantissement mortel. On l'a transportée dans cet état jusques chez elle; à peine a-t-elle recouvré ses sens qu'elle entend son mari préférer ces terribles paroles: *Une femme coupable peut seule éprouver la douleur que vous avez ressentie, et une femme coupable ne peut plus être la mienne, adieu, Madame, je divorce.* „

---

La lettre suivante, publiée dans un journal, est relative au même sujet.

„Il y a, citoyens, des choses bien bizarres. Le même jour où le jeune homme dont il est question dans un de vos derniers Numéros, renonçoit à la main d'une jeune fille qui n'avoit pas pleuré à la représentation de *Misanthropie et Repentir*, mon fils m'a déclaré qu'il vouloit rompre avec sa fiancée, parce qu'elle y avoit trop pleuré. Il m'a don-

né pour raison, qu'une fille de 17 ans, qui *entend*oit assez bien tous les *sous-entendus* de cette pièce, pour s'y intéresser avec passion, étoit trop *entendue* pour lui. Une dispute assez vive s'est engagée entre nous sur ce sujet; et, je l'avoue, je suis demeuré convaincu que mon fils avoit raison. Comme il est frais émoulu de l'école, il me cita cent fois ce vers, qui explique, dit-il, les émotions que les spectateurs éprouvent à la vue d'une pièce pathétique : *Haud ignora mali miseris succurrere disco*; et il en tiroit cet argument : ceux qui pleurent tant à *Repentir et Misantropie*, connoissent donc et le repentir, et la faute qui en est le sujet; ils ne sont donc pas tout-à-fait innocens. Or, quand on épouse une femme de 17 ans, on ne demande pas si elle est *vertueuse*, on la veut *innocente*.

En y réfléchissant, citoyens, je trouve que mon fils a raison. Comment le sentiment du repentir pourra-t-il être partagé par une ame parfaitement pure, de qui n'a jamais dû approcher l'idée de la faute? Comment la dégradation et la résignation d'une épouse coupable seront-elles conçues par un cœur neuf qui ne conçoit pas ce que c'est que d'être coupable? Comment une jeune vierge comprendra-t-elle et cette secrète offense que peut essuyer un mari, et la douleur qu'il peut en ressentir, et le remords qui doit suivre la faute dans l'ame de la coupable, et la peine que l'opinion inflige tant à la femme qui s'oublie, qu'à l'époux qui pardonne, et enfin la multitude des causes qui

se réunissent en cas pareil pour les séparer, et s'opposer à jamais à leur réunion ?

*Misanthropie et Repentir* est certainement une des pièces les plus morales et les plus pathétiques du théâtre; mais, après tout, elle a pour but de faire réfléchir les femmes, sur des fautes qui n'appartiennent pas à tous les âges, ni même également à tous les états de la société.

Si l'on pouvoit mesurer au baromètre la différence d'impressions que doivent recevoir des femmes de différens âges, à la pièce dont il s'agit; on verroit sûrement les filles de 12 à 15 ans, au *très-sec*; celle de 15 à 18, au *variable*; la *pluie* commenceroit aux jeunes femmes de 20 à 25 ans, et la *grande pluie*, à celles de 25 à 35. En appliquant le baromètre aux femmes de tout âge, partagées suivant les fortunes, celles du paradis seroient au *variable*; celle des galeries, à la *pluie*; celles des premières et secondes loges, à la *grande pluie*; quant à celles des loges à l'année, elles seroient à la *tempête*.

Cette météorologie seroit la censure de nos mœurs, mais elle seroit l'éloge de notre nature, qui dans le désordre tend toujours à rentrer dans l'honnêteté, et elle seroit le triomphe de la pièce, puisqu'il seroit prouvé qu'elle opère en raison des torts et des mauvaises habitudes des femmes qui l'écoutent.

Mais, citoyens, j'oublie ce qui m'a fait prendre la plume. Voici ce dont il s'agit: Je vous prie de demander, par votre journal, l'adresse de la famille disgraciée par le jeune homme dont il est ques-

tion dans votre feuille d'hier ; mon fils veut s'y faire présenter , et connoître la jeune fille qui ne pleure pas à *Misanthropie et Repentir* ; j'offre en échange l'adresse de celle que mon fils a jugée y avoir trop pleuré. Sa demeure est rue des Grands-Hurleurs , entre un Mnd. de Musique et un Mnd. de Romans.

*Signé*, Christophe Lerond.

---

#### M O D E S P A R I S I E N N E S.

Jamais la forme des chapeaux n'a tant varié ; quoiqu'ils tiennent tous à l'espèce des casques, chaque coiffure de ce genre offre une modification nouvelle. Nous en citerons quelques-uns.

*Chapeau à la Créole.* Ce chapeau est composé d'une petite toque de velours noir ou vert, et d'un fichu de gaze noire sur le côté, dont une des pointes tombe négligemment sur l'oreille. Ce pan de mouchoir ou fichu cache ordinairement la moitié de la figure. Le chapeau est surmonté d'une plume qui se place à fantaisie.

*Chapeau à l'ingénue.* Une grande simplicité distingue sans doute ce genre de coiffure ; le chapeau est de velours, ordinairement vert, ou puce ; une bande de velours noir lui sert de bourdaloue. Une plume, des franges et des lisières d'or en font le principal ornement.

*Chapeau au zéphir.* Une toque de velours noir, entourée de plusieurs bandes de taffetas cou-

leur rose , et de rubans satinés de la même couleur. Une plume noire qui tombe sur l'oreille, une autre plume blanche qui penche sur le front à-peu-près comme les branches d'un saule pleureur sur les bords d'une rivière. Cela s'appelle un chapeau au zéphir.

*Chapeau à l'esclavage. Casque de velours rose, visière de taffetas ou satin blanc.* Un ruban rose et une large bande de satin blanc partent de la sommité du casque où est adapté un bouton, couvrent tout le derrière de la tête, et descendent sous l'oreille droite, où ils forment un nœud avec un autre ruban qui assujettit la visière. Une longue plume noire s'élève du côté où est le nœud, surmonte la visière, et retombe de l'autre côté sur le front de la belle, et lui cache merveilleusement les yeux. Ce chapeau s'attache souvent sous le menton avec une chaîne en or.

*Chapeau à la gauloise.* Ainsi nommé par sa ressemblance, dit-on, avec le casque des Gaulois. Le fond est de velours noir. Différentes bandes de satin vert, brodé en paillettes, ou garni d'une lisière en or à losanges, et une plume blanche, en font tout l'ornement.

*Chapeau à la Vénus.* Une toque de velours rose, entourée d'une bande de satin ou de taffetas blanc, orné d'une plume de la même couleur, et parsemé de paillettes d'acier taillées en losange.

*Chapeau à l'espiègle.* Ce chapeau est de velours noir, orné de rubans coquelicot. Je ne sais si ce chapeau donne un petit air espiègle aux jeunes personnes qui s'en parent, ou si c'est une es-

pieglerie que de l'avoir imaginé. Tout ce que je sais, et que personne n'ignore, c'est que la réunion de ces deux couleurs, noir et coquelicot, fait supérieurement dans le costume des furies et des démons de l'Opéra.

On a cru un moment que les perruques alloient être proscrites par le bon ton; mais soit qu'on ait senti le besoin d'en conserver l'usage, comme objet commode qu'il seroit difficile de remplacer, soit que la rigueur de la saison ait forcé la main à la mode, et formé opposition à toute innovation, les perruques ont repris plus que jamais.

La couleur de cheveux qu'on préfère en ce moment, paroît être le blond. Cette couleur adoucit les traits de la figure, et donne un air de jeunesse, dont la beauté s'accommode à merveille. Elle consiste aussi à avoir le front petit; aussi est-ce la mode de rabattre les mèches des cheveux sur le front, et presque sur les yeux. Horace nous apprend que c'en étoit de même parmi les belles de son tems. *Insignem tenui fronte Lyconida.*

Le bleu est maintenant adopté pour les Spencers de drap; cette sorte de vêtement n'est guères d'usage que pour les courses du matin ou pour monter à cheval.

Les shalls gris en poil de lapin sont en concurrence avec les shalls de casimir rouge. Une large lisière en or en borde les extrémités.

Le gris ardoise et le gris violet sont les couleurs dominantes pour les robes en satin.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N<sup>o</sup>. 10.)*Toque de velours bordée d'une dentelle en or.*

Cette toque est l'imitation d'un costume de théâtre dans un sujet vénitien. Déjà l'on a essayé plusieurs fois de faire prendre la dentelle d'or ; mais toujours on lui a préféré la Malines, l'Angleterre etc., qui, pour être moins brillante, ne laissent pas souvent d'être plus précieuse.

Cette coëffure, chez les élégantes qui l'ont produites, étoit toujours accompagnée du demi-corset qu'offre la gravure, et qu'on appelle aussi *fichu suisse*. Ce n'est absolument qu'une pointe de fichu ordinaire, qui tient par d'étroites épaulettes à une petite bavette quarrée qu'on attache par devant, au dessous du sein. Il paroît destiné à assujettir les formes et à faire ressortir leur éclat par la couleur foncée qui caractérise ordinairement sa bordure. Les plus communs sont en satin blanc bordé d'un velours ponceau.

*Suite de l'article sur les Egyptiennes.*

Les jours de bains sont des jours de fêtes pour les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement pour s'y rendre, et sous ce voile et ce manteau qui les dérobent aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches. Leur coquetterie s'étend jusqu'à leurs caleçons. L'été, ils sont faits de mousseline brodée ; l'hiver, d'étoffes tissées en or et en soie. Les dames égyptiennes mènent avec elles aux bains, des esclaves accoutumées à les ser-

vir. Tous les raffinemens du luxe sont épuisés pour leur toilette, et, lorsqu'elle est finie, elles restent dans l'appartement extérieur, où elles passent le jour dans les plaisirs.

La première pièce que l'on trouve en entrant dans un bain, est une grand salle qui s'élève en forme de rotonde. Elle est ouverte au sommet, afin que l'air pur y circule librement. Une large estrade couverte d'un tapis, et divisée en compartimens, règne à l'entour; c'est là qu'on dépose ses vêtemens.

Quand on est déshabillé, on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite, où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme. A vingt pas, on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente. Ceux qui craignent un degré plus fort, s'arrêtent dans une salle de marbre, qui précède le bain proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux, pavé, revêtu de marbre et voûté. Quatre cabinets l'entourent. La vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums qu'on y brûle. On se couche sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, et l'on prend librement toutes les postures qui conviennent.

Lorsque l'on a reposé quelque tems et qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne, et quand les membres sont devenus souple et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort.

effort. Il masse, c'est-à-dire, il touche la chair d'une manière délicate, et semble la paitrir, sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et frotte longtems. Pendant ce travail, il détache du corps que la sueur inonde, des espèces d'écaillés, et enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. On passe ensuite dans un cabinet, où le même serviteur verse sur la tête de l'écume de savon parfumé et se retire. Ce cabinet offre deux bassins avec deux robinets, l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même. Bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire qui produit son effet en un instant. Les hommes et les femmes en font un usage général en Egypte.

Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid, empêche qu'on ne soit incommodé par une transition trop brusque. Arrivé sur l'estrade, on trouve un lit préparé. On y est à peine couché, qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. Il rape légèrement avec la pierre-ponce les calus des pieds, il apporte la pipe et le café moka.

Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard humide et chaud, où la sueur ruisseloit de tous les membres, pour passer avec précaution dans un appartement spacieux et ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate et l'on respire avec vo-

lupté. Le sang circule avec facilité, et l'on se trouve dégagé d'un poids énorme. On sent un bien-être universel, on éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues. Il semble que l'on vient de naître et que l'on vit pour la première fois. Un sentiment vif de l'existence pénètre jusqu'aux extrémités du corps, et même passe à l'ame qu'il flatte agréablement.

C'est au bain que l'on négocie la plûpart des mariages. Les parentes d'un jeune homme ordinairement prennent soin de le pourvoir. Ayant vu au bain la plupart des filles de la ville, elles lui en font le portrait au naturel. Lorsque son choix est fixé on parle d'alliance au beau-père de la future, on règle la dot et l'on fait des présens.

Les premiers arrangemens terminés, les parentes et les amies de la jeune vierge la conduisent au bain, et la journée se passe en festins, en danses, en chansons. Le lendemain, les mêmes personnes se rendent chez la future, et l'arrachent comme par violence des bras de sa mère, pour la conduire en triomphe à la maison de l'époux.

C'est ordinairement le soir que la marche commence. Des baladins la précèdent. De nombreux esclaves étalent aux yeux du peuple, les effets, les meubles, les bijoux destinés à l'usage de la mariée. Des troupes de danseuses s'avancent en cadence au son des instrumens. Des matrones richement vêtues marchent gravement. La jeune fiancée paroît sous un dais magnifique, porté par quatre esclaves. Sa mère et ses sœurs la soutiennent; un voile d'or enrichi de perles et de diamans la

couvre entièrement. Une longue suite de flambeaux éclaire le cortège qui prend toujours la route la plus longue. Des chœurs d'almés chantent des couplets à la louange des nouveaux époux.

Lorsqu'on est arrivé à la maison du mari, les femmes montent au premier étage, où elles aperçoivent à travers les jalousies d'une galerie, tout ce qui se passe en bas. Les hommes, rassemblés dans une salle, ne se mêlent point avec elles. Ils y passent une partie de la nuit, en festins, à boire le sorbet, à entendre de la musique. Les danseuses descendent dans cette salle. Elles y quittent leurs voiles et font briller leur légèreté et leur adresse. Lorsque les danses sont finies, les almés commencent un sorte d'épithalame. Pendant tout ce tems, on fait passer plusieurs fois la mariée devant son époux, toujours sous des habits nouveaux, pour montrer sa grâce et sa richesse.

Enfin, quand l'assemblée est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale; le voile se lève, et il voit sa femme pour la première fois. Si c'est une fille, il faut que les preuves de la virginité paroissent, autrement l'époux est en droit de la renvoyer le lendemain à ses parens; et c'est le plus grand déshonneur que puisse recevoir une famille. Aussi, il n'y a point de pays sur la terre où les jeunes filles soient gardées avec plus de soin.

Telles sont les cérémonies du mariage parmi les Egyptiens, et le pauvre comme le riche, les observent scrupuleusement. La fille de l'artisan est conduite de la même manière à son époux. Toute la différence consiste dans l'appareil qui l'entoure.

Les Coptes ont à-peu-près les mêmes usages ; mais ils ont coutume de fiancer de jeunes filles de six ou sept ans. Un anneau, qu'ils leur passent au doigt, est le signe de cette alliance ; et souvent ils obtiennent des parens la permission de les élever chez eux, jusqu'à ce qu'elles soient nubiles. La répudiation, les bains, la conduite pompeuse de la mariée, sont aussi d'usage chez ces chrétiens schismatiques ; mais ils ne peuvent avoir qu'une femme à-la-fois.

Lorsqu'un mari veut se séparer de la sienne, chez les Egyptiens comme chez les Mahométans, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie. Après cette formalité, il a quatre mois de délai, pendant lesquels la réconciliation peut avoir lieu. Passé ce terme, la femme devient libre et peut former de nouveaux nœuds. Ces quatre mois de grace expirés, le mari lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, et les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans, il retient les garçons et la mère emmène ses filles.

Les femmes ne sont point asservies à un esclavage éternel. Lorsqu'elles ont des causes graves de séparation, elles implorent la protection des lois et brisent leurs chaînes. Elles perdent, dans cette occasion, leur dot, et les richesses qu'elles ont fait entrer dans la maison de leur époux.

---

## LA SOIXANTE-DIXIÈME ANNÉE.

*Idylle traduite de l'allemand de M. Voss.*

Courbé sur un livre de sermons au coin d'un poêle allumé, le vertueux Tamm, organiste du bourg depuis vingt ans, étoit assis dans un fauteuil à bras, meuble d'héritage artistement façonné, couvert d'un cuir brun rempli de crins élastiques. Tantôt joignant les mains, et tantôt élevant la voix, il lisoit les sages paroles de consolation. Mais peu à peu, ses yeux s'engourdissement et s'abandonnent au doux sommeil de l'après-dîner. Le vieillard figuroit solennellement dans une jacquette de calamandre rayée, car il fêtoit aujourd'hui le joyeux anniversaire de sa soixante-dixième année. Son fils, docte ministre de Marlys, en lui envoyant quatre bouteilles d'un vin du Rhin vieux et balsamique, lui fit annoncer sa visite et celle de sa jeune épouse, si toutefois la neige permettoit le voyage dans la cavité des chemins. Le vieillard avoit pendant le repas fait sauter gaiement le cachet d'une des bouteilles, et tinté son verre contre celui de la bonne mère, en l'honneur de leur fils et de sa jeune compagne qu'il brûle de voir avant la fin de sa paisible carrière. Sur le saint livre, reposoient sa chevelure d'argent, ses lunettes et le bonnet de velours violet bordé d'une fourrure de renard, et paré d'une houpe d'or.

Cependant la bonne mère décore de rideaux blancs le lit et les fenêtres, nettoie le sallon, y répand du sable, pose sur la table un tapis et des fleurs rouges, et secoue les feuilles poudreuses du

figuier, de la giroflée d'hiver et du rosier qui bordent la fenêtre, ainsi que la verte corbeille du muguet posée derrière le poêle. Le long des corniches reluisent les assiettes et les plats d'étain, et des chevilles de bois suspendent une couple de cruches à fleurs bleuâtres, les chauffe-piés de cuivre jaune, le petit balai, la calandre et l'aune d'un joli bois de noyer. Ici le clavecin verd accordé par le vieillard brilloit avec sa couverture bigarrée; dessous pend une pédale, et le plein-chant ouvert reposoit sur le pupitre. Elle frotte encore et polit d'une cire luisante l'armoire de chêne ornée de têtes ailées, de piés tournés en vis et de plaques de laiton autour de la serrure, présent de noce que lui acheta jadis sa feue mère la marguillière. Dessus et sur des marches paroissent un chien et un lion à la langue béante, tous deux de plâtre, de grands gobelets à figures ciselées, deux théyères d'étain, des tasses d'argile et des pommes. Bientôt elle quitte lentement sa chaise à filet, tissée de joncs, marche légèrement sur le sable qui crie, s'approche de la pendule attachée au mur, et suspend au clou la corde du balancier, pour que le son bruyant du verre et du coucou ne reveille point le vieillard; puis observant comment les flocons épais de neige frappent la fenêtre, et comment la tempête sifle par intervalle à travers les frênes de la cour et couvre près de la grange les traces des sautillantes corneilles, elle secoue la tête et chuchotte à voix basse sa pensée : Bon Dieu, quel orage ! et comme la neige s'entasse dans les vallons ! Pauvres voyageurs ! d'un tems pareil, quel

homme, pour peu qu'il soit compatissant, chasserait son chien hors de la porte? Cependant mon fils vient à la fête paternelle! Mon cœur palpite d'une manière trop étrange. Voyez! comme le chat fait la roue en grondant autour du pied de la table! comme il léche sa petite patte, et peigne sa barbe et son cou! Oui, cela présage des étrangers, si l'on en croit tous les gens raisonnables?

Elle dit, et d'une main tremblante arrange les tasses, remplit le sucrier, chasse les mouches bourdonnantes, société d'hiver échappée à la baguette meurtrière de son mari, prend sur la corniche deux pipes de terre garnies de tuyaux verts et met du tabac dans l'assiette d'étain; puis elle sort et d'une voix basse et enrouée, elle appelle Marie occupée à l'aide d'un rouet bruyant à dévider le fil que doit ourdir le tisserand: „Marie, tire des charbons du „fond du poêle, et place-s'y de la tourbe, du bois „résineux et des souches d'un hêtre sec; mais fais „doucement, afin que le bon père ne se réveille „point. Si le feu tombe en braise, ajoute-s'y ce „tronc noueux, car le bon homme, nous le sa- „vons, se plaint continuellement de la gelée, et „cherche même le soleil pendant la moisson; les „pauvres enfans auront aussi besoin d'une cham- „brette bien chaude. „

Elle dit: Marie court sortir les charbons hors du poêle, y met du bois, réveille sa braise avec le soufflet, tousse, et maudissant la fumée, essuye ses yeux larmoyans.

Cependant la bonne mère brûle le café dans un poëlon placé sur la braise du foyer et le remue

avec une cuillère de bois. Les fèves suent, grondent et brunissent, pendant qu'une épaisse vapeur qui s'élève, couvre de fumée la cuisine et le vestibule. Elle descend le moulin de la corniche de la cheminée, y verse les fèves, le prend entre ses genoux, tient la machine de sa gauche et tourne la manivelle de sa droite, rassemble souvent en bonne ménagère les fèves qui s'échappent en sautillant, et verse ensuite sur du papier gris le café moulu grossièrement. Déjà elle avoit suspendu la course du bruyant moulinet, et se tournant vers Marie qui fermoit le poêle, lui avoit dit : „Marie, „cours enfermer dans le bûcher le chien vigilant, „afin qu'à l'arrivée du traîneau, ses aboyemens n'é- „veillent pas le bon père. Mais Thomas ne tarde- „t-il pas trop d'aller, avant la nuit obscure, cher- „cher nos carpes chez le pêcheur? Donne-lui le „filet par précaution.... S'il fendoit encore un peu „de chêne, pour rotir l'oie à la broche? Porte-lui „le hache, explique lui tout, puis en passant „monte au colombier, et vois si le traîneau n'ar- „rive point. „

A ces mots, l'active servante sort de la cuisine, détache du mur enfumé la hache et le sac aux larges mailles, attire avec du pain moisi le fidèle *Monarque*, l'enferme dans le bûcher, verrouille la porte, le laisse gratter et gémir, court au milieu de la neige dans la grange, où Thomas hachoit avec effort de la paille (car il avoit froid), et lui donne ses ordres. Elle s'éloigne ensuite à la hâte, monte au colombier, souffle dans ses mains, se les frotte, les cache sous son tablier et se frappe sur

les épaules; bientôt appercevant à travers le nuage d'une neige fugitive le traîneau qui du haut de la montagne fait résonner le bourg, elle descend de l'échelle d'un pied rapide et court porter la nouvelle à la bonne mère.

La vieille sort à la hâte, ses genoux tremblent, son cœur bat avec peine, sa respiration est pénible, et sa pantoufle échappe dans sa course. Marie ouvre la porte. Déjà s'approchoient toujours de plus près et le carillon des clochettes, et le cliquettement du fouet et le trépignement des coursiers. Le traîneau vole à travers le portail de la cour, s'arrête à la porte, et les chevaux soufflent couverts de neige et de fumée. La bonne mère accourant: soyez les bien venus, s'écrie-t-elle, soyez les bienvenus. Elle embrasse et baise son cher fils qui le premier s'élançe du traîneau, aide la jeune épouse à sortir ses piés du sac fourré, lui dénoue sa capotte de velours, et l'embrasse. Des larmes de joie coulent de ses yeux sur les belles joues de sa fille.

„Mais où est mon père? Ne se porte-t-il pas bien pour l'anniversaire de sa naissance?.... demande le fils. La mère fait signe de ses mains: „Paix, il sommeille. Otez d'abord vos manteaux couverts de neige, et puis réveille-le de tes baisers, douce et chère fille. Pauvre enfant, ta figure est toute rouge du vent d'Est! mais le salon est chaud, et le café sera bientôt prêt.,,

Elle dit: attache les manteaux aux chevilles travaillées au tour, ouvre doucement le loquet et fait entrer sa famille. La jeune épouse saute d'un

visage riant dans la chambre, et baise les joues du vieillard. Surpris, il lève les yeux, et se suspend au cou de ses enfans.

L\*\*\*.

---

### A N E C D O T E S.

L'Empereur Alexandre-Sévère avoit parmi ses courtisans un certain Verronius-Turinus, qui avoit souvent l'honneur d'entretenir l'Empereur en particulier. On le regarda bientôt comme un homme qui avoit du crédit, et qui pouvoit obtenir des graces. Plusieurs personnes s'adressèrent à lui, et lui offrirent de l'argent, en cas qu'il voulût bien parler en leur faveur. Il prit l'argent, et ne fit rien de ce qu'il avoit promis. Lorsque l'affaire réussissoit par quelque autre voie, il ne manquoit pas de dire que c'étoit à lui qu'on en étoit redevable, et c'est ce qu'il appelloit lui-même *vendre de la fumée*. Cette manœuvre fut sue de l'Empereur, qui lui fit faire son procès. On publia toutes les sommes qu'il avoit reçues de ceux qui avoient des affaires au conseil de l'Empereur, et quelquefois même, des deux parties. Il fut ensuite ordonné qu'il seroit attaché à un poteau, et qu'autour de lui on allumeroit du foin et du bois verd, afin que la fumée l'étouffât; ce qui fut exécuté. Un hérault crioit pendant l'exécution: *Le vendeur de fumée est puni par la fumée*.

Un ivrogne vouloit passer par un cul-de-sac, croyant que c'étoit une rue. Comme il ne peut en

venir à bout, il se persuade qu'on lui a bouché le passage. Il tire son épée, et se bat d'estoc et de taille contre une borne qu'il prend pour un homme. A force de férailler, il fait sortir quelque étincelles. Ah! le vilain, dit-il en reculant, il porte des armes à feu!

Un buveur intrépide voyoit sa maison qui alloit être engloutie par une inondation; il court vite à sa cave, en tire la seule pièce qui y restoit, et après l'avoir fait transporter en haut: Mes amis, leur dit-il, l'inondation augmente, ne perdons point de tems, vuidons cette pièce de vin, et pour nous sauver, nous aurons la futaille.

Un peintre avoit représenté un enfant tenant une corbeille de fruits. Quelqu'un, pour vanter le tableau, disoit que ces fruits paroisoient si naturels, que les oiseaux venoient les becqueter. Un paysan de bon sens, qui écoutoit ces louanges, répondit: Assurément si les fruits sont si bien représentés, l'enfant ne l'est guères. En effet, il falloit supposer que la figure fût bien mal peinte, puisque les oiseaux n'en avoient point peur.

Quelqu'un, pour se mocquer d'un provincial, cherchoit à lui faire des questions singulières. Il lui demanda un jour en compagnie: *Qu'est-ce qu'une obole, une faribole, et une parabole?* Le provincial, sans se déconcerter, lui répondit: „Une parabole est ce que vous n'entendez pas; une faribole est ce que vous dites; et une obole est ce que vous valez. „

---

P O È S I E.

*Réponse à la Question insérée dans notre dernier  
Numéro.*

Un jour, un grand débat s'éleva dans Cithère,  
Pour savoir s'il est plus flatteur  
De recevoir d'une bergère,  
Ou son portrait, ou le don enchanteur  
De ses cheveux formant une tresse légère :  
On consulta maint amateur,  
Mais voici quelle fut la réponse dernière,  
Nous la croyons d'un connoisseur.

„O toi, l'objet de ma plus vive flamme !  
„Tu veux savoir si l'on est plus heureux ,  
„Alors qu'on a choisi sur deux dons précieux ;  
„J'aime mieux ton portrait, quand je pense à ton âme,  
„Pensant à tes attraits, je choisis les cheveux. „

*Par M. le B. d'A.....*

---

*Autre Réponse.*

Pourquoi m'embarasser par un choix trop heureux  
Ou du portrait, ou des cheveux.  
Il faut opter..... Eh bien, je préfère les deux.

*Par le même.*

---

*Autre Réponse.*

Quand je suis plein de ton image,  
Qu'ai-je besoin de ton portrait ?  
L'art me rendra-t-il chaque trait,  
Que mon cœur voit sur ton visage ?  
Mais quels charmes offre à l'amour  
La tresse que la beauté donne ;

C'est une part de la personne  
Dont on peut jouir nuit et jour....  
Sans craindre que mon choix t'irrite,  
Puisqu'il faut opter entr'eux deux,  
De ton portrait je te tiens quitte,  
Et prends la boucle de cheveux.

Par M. de L\*\*\*.

---

*Autre Réponse.*

Qu'a-t-on besoin du portrait de sa belle,  
Quand dans le cœur il est déjà gravé  
Et qu'à ses pieds on a juré  
De lui rester toujours fidelle.  
Mais une boucle de cheveux  
Du charmant objet qui nous lie,  
Est un gage bien plus heureux,  
C'est le don de l'amour; l'amour seul l'apprécie.

L. M\*\*.

---

L'ÉPOUSE ABANDONNÉE.

*R o m a n c e.*

*Air: Est-ce pour moi que tu verses des larmes ?*

O nuit tranquille, où triste et solitaire,  
A ma douleur je donne un libre cours,  
Laisse gémir une épouse, une mère;  
Pour elle, hélas! il n'est plus de beaux jours.

Celui qui fut l'objet de ma tendresse,  
Qui l'est encor de mes plus chers desirs,  
Au soin de plaire à son enchanteresse  
Borne aujourd'hui sa gloire et ses plaisirs.

Il me disoit si souvent qu'à sa vie  
Succéderoit son amitié pour moi ,  
Que ses enfans... Oh ciel ! il les oublie !  
Ils n'ont donc pu l'attacher à sa foi.

Lorsqu'il me voit pâle et de pleurs baignée ,  
De ma souffrance il ne s'apperçoit pas ;  
Il ne voit point l'épouse dédaignée  
Pleurer l'époux échappé de ses bras.

Oh , que de fois , pour calmer ma blessure ,  
Je m'entourai de mes tendres enfans ,  
Prête à lui dire enfin : Epoux parjure ,  
Pourquoi fais-tu de leurs bras caressans ?

Si mon chagrin l'importune et l'offense ,  
Etuouffons-le ; mon ame sait souffrir.  
N'accusons point sa coupable inconstance ,  
Mourons en paix , s'il me faut en mourir.

Après ma mort , qu'il juge si je l'aime ;  
Je ne veux point qu'il éprouve un regret.  
Non , qu'il ignore , au sein du bonheur même  
Tous les tourmens que mon cœur endureoit.

O nuit tranquille , où triste solitaire ,  
A ma douleur je donne un libre cours ;  
Laisse gémir une épouse , une mère ;  
Pour elle , hélas ! il n'est plus de beaux jours.

---

L E P O M M I E R D É P O U I L L É .

*F a b l e .*

Chargé de fruits nombreux aussi beaux qu'excellens ,  
Un pommier étoit fier de voir que tous les gens  
De la famille de son maître  
Venoient chaque jour se repaître

De ses fruits savoureux dont la maturité  
Relevoit encor beauté.

Lorsqu'il fut dépouillé, les visites cessèrent :  
Les courtisans se retirèrent.

Confus, il dit alors : Puisqu'on me traite ainsi,  
Je le vois, je n'eus point de véritable ami  
Dans les jours de mon abondance.

Quand nous sommes dans l'opulence,  
Avec soin on nous fait la cour ;  
Vient-elle à nous quitter, on nous fuit sans retour.

---

ÉPIGRAMME ANCIENNE.

*A l'usage des têtes modernes.*

Ces cheveux que vous me voyez,  
Sont tous à moi, dit Partenice ;  
Elle en jure, et vous la croyez.  
Vous le pouvez avec justice :  
Elle les a fort bien payés.

---

ÉNIGME.

Par moi, quoique petit, maint gourmand est leurré.  
Je me plonge dans l'eau pour y faire la guerre,  
Et quiconque à propos me tire sur la terre,  
Trouve souvent en moi ce qu'il a désiré.

J'ai tant d'appas, qu'il faut se rendre.  
J'évite l'éclat et le bruit ;

Je prends celui qui veut me prendre,  
Et je condamne à mort celui qui me poursuit.

---

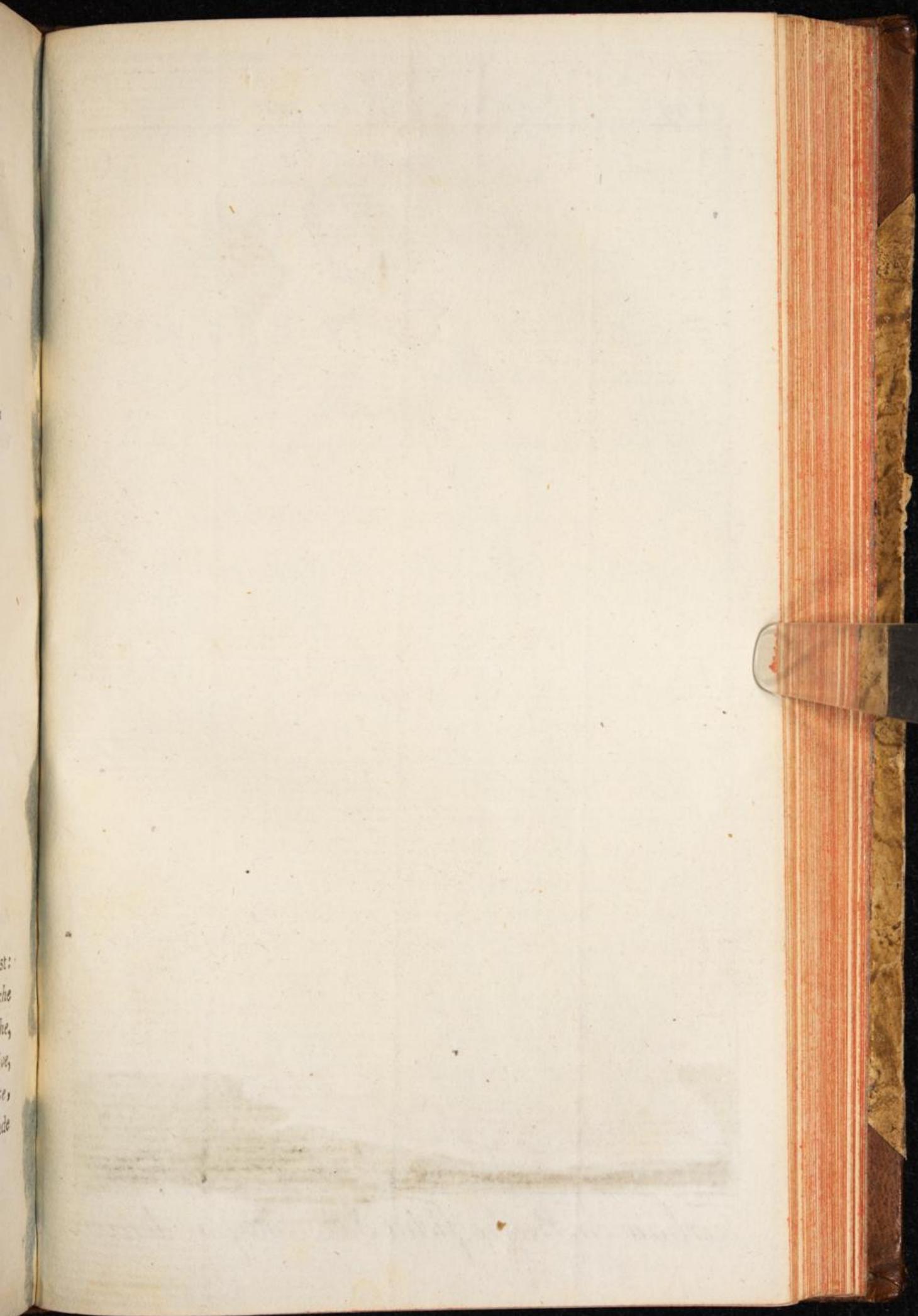
## L O G O G R Y P H E.

Délicate et légère, en me laissant ma tête,  
 Je suis forte et pesante, en supprimant ma tête.  
 J'ai le corps, en tout tems, très épais sans ma tête;  
 Il n'est, que trop souvent, très plat avec ma tête.  
 J'ai l'ame, j'en conviens, cruelle sans ma tête;  
 Mais pourtant pire encor, parfois, avec ma tête.  
 Je te donne de quoi manger avec ma tête;  
 Cher lecteur, je te mange à mon tour sans ma tête:  
 Aussi, tel hardiment me coupe, ayant ma tête,  
 Que je ferois trembler, si l'on coupoit ma tête.  
 Plongée en un cachot, je conserve ma tête;  
 Pour briller dans les cieux, je dois perdre ma tête.  
 Je pourrois, en courant, saisir une autre tête:  
 Mais une seule est propre à remplacer ma tête;  
 Car, d'en changer encor, si je me mets en tête,  
 Mon pauvre individu n'a plus ni queue ni tête.

## C H A R R A D E.

Dans l'alphabet on trouve mon premier;  
 A maint ouvrage on use mon dernier;  
 Au firmament on trouve mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:  
*Eventail*.— Celui du Logogriphe est: *Tournebroche*  
 (où l'on trouve: *roue, rot, broche, bouche, bêche,*  
*note, bure, chou, brochet, thon, Rhône, olive,*  
*Roch, bouc, chute, herbe, rocher, cor, route,*  
*retour, bête, brû, but.*).— Celui de la Charrade  
 est: *Poisson*.



st:  
the  
ne,  
re,  
de